

« Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. »

Frères et sœurs, l'évangile ne fait pas l'éloge de la souffrance ; il nous rappelle qu'il n'y a pas de sainteté sans combat, pas d'amour sans renoncement, et pas de résurrection sans la croix.

De quel renoncement s'agit-il ? Je voudrais évoquer ce matin avec vous, deux attachements désordonnés qu'il faudrait abandonner pour suivre le Christ : il s'agit de l'amour captatif et de la jalousie.

L'amour captatif, c'est le principe d'être, vis-à-vis d'un autre, dans une relation qui n'est pas gratuite. Je « capte » l'autre.

Sainte Thérèse de Lisieux avait perdu sa maman à quatre ans, et elle avait reporté son affection maternelle sur sa grande sœur Pauline. Et lorsque Pauline entra au Carmel, Thérèse eut le sentiment d'être abandonnée une seconde fois : elle perdait une seconde fois sa mère. Et même après son entrée au Carmel, cette blessure était toujours là. Elle raconte que sa recherche de maman s'est reportée sur celle qui porte le titre de « mère » dans sa communauté, à savoir sa Mère supérieure. Elle raconte le combat qu'elle a menée, comment elle luttait parfois pour ne pas céder à la tentation d'aller demander un peu d'affection à sa Mère supérieure.

L'amour captatif : je capte l'autre pour obtenir une consolation, une sécurité, une reconnaissance, une volonté de contrôle.

Thérèse, avec beaucoup d'humilité, parle de ses attachements désordonnés contre lesquels elle s'est battue. Certains pensent pouvoir en guérir en suivant une session de guérison ou demandant à prêtre d'imposer ses mains sur eux. La guérison intérieure, c'est toute la vie... et la dernière session de thérapie, c'est le Purgatoire (soit on le fait ici, soit on le fait là-haut). « *Mon Père, imposez-moi les mains, ça va aller mieux ! (et en plus, je n'aurai rien à faire)*. On peut guérir avec une prière, c'est vrai, mais le gros du travail reste à faire : c'est le combat spirituel, qui, lui, dure toute la vie. Mais finalement, on reçoit beaucoup plus du combat spirituel que d'une formule magique qui nous libérerait de tout sans le moindre effort.

Aujourd'hui, nous vivons dans une société où tout est devenu facile ; en claquant des doigts, on obtient tout « tout de suite ». Or, pour devenir un saint, il faut se battre, il faut le combat spirituel.

La jalousie. Pourquoi le succès de l'autre me fait-il si mal ? Pourquoi est-ce que je supporte difficilement qu'on félicite quelqu'un d'autre que moi ? Pourquoi est-ce que je souffre lorsque mon conjoint montre de l'affection à quelqu'un d'autre ? Pourquoi est-ce que je me sens diminué lorsqu'un autre possède un talent que je n'ai pas ? Pourquoi est-ce que je remarque immédiatement que le prêtre semble davantage apprécier telle personne plutôt que moi ?

En paroisse, il m'est arrivé le dimanche matin avant la messe d'être accueilli à la sacristie par deux bonnes dames qui me disaient (« *Père, je vous ai fait une bonne soupe avec tomates, pommes de terre et oignons, vous m'en direz des nouvelles !* ») et l'autre de me dire « *Père, je vous ai fait des confitures, vous allez vous régaler !* » ; et là vous avez les deux qui se lancent un regard noir... le curé doit donc jouer de diplomatie pour éviter que ne soit interprété qu'il a des préférences pour l'une ou pour l'autre ; cela crée des jalousies. Et ça peut se décliner dans tous les domaines de la paroisse. Et ces petites jalousies, évidemment, concernent nos famille (frères et sœurs), et même les prêtres entre eux.

Dans la jalousie, le bonheur de l'autre devient une menace pour mon propre bonheur.

Alors comment en sortir ? Accepter de le regarder en face – ce qui est difficile et humiliant. Mais le combat spirituel commence dès lors que je cesse de me raconter des histoires.

Une pensée de jalousie monte en moi, une comparaison, une tristesse devant la réussite d'un autre. Je le reconnais. Je ne le nie pas. Mais je dis : « *Seigneur, voilà ce qui habite mon cœur.* » Et c'est là qu'est la petite voie de Thérèse. Je ne crois pas que je pourrai arracher par moi-même toutes mes racines de jalousie, c'est impossible, elles sont trop profondes. Mais je peux les offrir à Jésus. « *Jésus, je ne suis pas fier, mais je te donne ma jalousie. Fais-en ce que tu veux ; Tu sais que cette jalousie fait partie de moi, et pourtant Tu m'aimes. Alors je te l'offre.* »

Porter sa croix, frères et sœurs, c'est apprendre à aimer, à offrir à Jésus, en renonçant à « capter » l'autre, en renonçant à être le préféré, en renonçant à avoir raison, en renonçant à vouloir être reconnu. Alors, ce sera la joie d'arriver progressivement à aimer comme Dieu nous aime, dans notre misère... voilà la source de la guérison intérieure.

Frères et sœurs, pour finir voici deux questions. La première : dans mes relations avec ceux que j'aime, est-ce que je cherche à les aimer librement, ou est-ce que je cherche parfois à les posséder, à les contrôler, ou à les garder pour moi – par peur de les perdre ?

Deuxième question : quelle jalousie, ou quel amour captatif, suis-je aujourd'hui appelé à déposer entre les mains de Dieu ?